

L'ALPHABETISATION AVANT LA LETTRE

Josée Lefebvre

René Boucher

L'ARBRALETTE

TABLE DES MATIERES

HISTORIQUE

Marginal malgré lui
Pourquoi pas une école marginale?

"UNE MAISON AVEC DES TAS DE FENETRES ET
PRESQUE PAS DE MURS?" (Jacques Brel)

... comme dans un moulin

LE TALON D'ACHILLE

Le pied d'athlète
Ça marche pareil

POUR EN FINIR AVEC LA METHODE ou
COMMENT NE PLUS S'ENFARGER DANS LES FLEURS DU TAPIS

Où on parvient à ses fins en commençant par
le commencement et en passant par le milieu

LA FISSION DU SAVOIR CHEZ UN QUEBECOIS IMPOPULAIRE

Désamorcer la Connaissance...
... et s'appropriier les connaissances.
L'alphabétisation en trois dimensions
Enfin l'éclatement...

DES SEMELLES DE PLOMB...

DES BRANCHES D'ECRITURE.

HISTORIQUE

L'Arbralette, de son premier nom Shécrilire, a entamé son action d'alphabétisation à Sherbrooke, en 1979.

Nos débuts furent loin d'être éclatants. Nous n'avions aucune expérience en alphabétisation et très peu d'appui. Nous étions tellement occupés à nous implanter dans le milieu qu'il ne nous vint même pas à l'esprit de nous renseigner sur l'existence d'autres groupes d'alphabétisation ailleurs au Québec. De plus, les institutions de la ville accueillirent très froidement notre projet. Le seul organisme qui s'intéressait alors, du moins théoriquement, à l'alphabétisation, le Centre de formation préparatoire à l'emploi, refusa de nous laisser consulter son exemplaire de la méthode Laroche-Trépanier, sous prétexte que "ça ne se prête pas à n'importe qui".

Le responsable qui nous reçut à la Commission scolaire *se* contenta de nous souhaiter bonne chance dans ce qu'il qualifiait de "travail vertueux".

Depuis lors, la Commission scolaire a conservé à notre égard une attitude vaguement méprisante, ne daignant même pas répondre aux deux seules demandes que nous avons adressées en quatre ans: l'accès à la photocopie et le prêt de vieux meubles. Paradoxalement, son centre d'éducation des adultes nous a pendant tout ce temps référé régulièrement les individus qui échouaient aux tests d'admission du cours secondaire.

Quant à nos relations avec l'administration municipale, nous pourrions les décrire brièvement comme une longue histoire d'emmerdements bureaucratiques.

En tout et pour tout, nous avons entrepris l'aventure de l'alphabétisation avec un bien mince bagage: une subvention, beaucoup de bonne volonté et une méconnaissance presque complète de l'analphabétisme. Nous savions tout au plus qu'il y avait beaucoup d'analphabètes et nous présumions qu'ils étaient gênés, présomption qui détermina d'ailleurs nos premiers pas.

Nous avons loué un petit local "anonyme" et discret et entrepris un recrutement par l'intermédiaire des médias, d'affiches et des feuillets paroissiaux. Quand les premiers intéressés nous ont contactés, nous leur avons proposé des leçons individuelles à domicile "pour ne pas les gêner".

Graduellement, le contact avec les cinq ou six premiers participants nous a initiés à la réalité de l'analphabétisme.

D'abord nous avons réalisé que nos efforts pour ménager leur gêne avaient eu l'effet exactement contraire: nous étions tous mal à l'aise. L'approche individuelle tendait à établir entre l'alphabétiseur et l'analphabète une relation guérisseur-malade qui, en plus de créer des liens évidents de dépendance, ne pouvait qu'accroître chez ce dernier le sentiment qu'il était atteint par sa faute d'une maladie innommable. Ces tête-à-tête clandestins renforçaient également l'idée que son problème lui était particulier et ils entretenaient l'illusion que l'assimilation du code écrit était le remède miracle qui le rendrait "comme tout le monde".

Surtout, nous avons compris que la démarche individuelle négligeait un des aspects majeurs de l'analphabétisme: l'isolement.

MARGINAL MALGRE LUI

L'analphabète a essayé très jeune (généralement à l'école), une défaite qui a conditionné le reste de son existence. Ce qu'il a vécu dans son enfance, ce n'est pas un simple pépin académique, c'est un échec social. L'école a été pour lui le premier d'une longue série de tribunaux qui l'ont irrémédiablement condamné au rôle de l'enfant en difficulté d'apprentissage, du déficient mental léger, du cabochon "d'en arrière", du candidat à la classe spéciale ou au professionnel-court et, dernier verdict, de celui qui ne "fonctionne pas". Le pire c'est qu'à force d'être brimé, exploité et humilié, il a souvent fini par endosser la piètre opinion que les autres ont de lui.

Il n'est pas surprenant que ceux qui ne savent pas lire partagent presque sans exception une haine inconditionnelle non seulement de l'école, mais des institutions en général. Toutes les institutions sont des tribunaux.

POURQUOI PAS UNE ECOLE MARGINALE?

Deux mois après son ouverture, Shécrilire changeait donc complètement de cap. Nous avons entrepris de nous ajuster à la réalité quotidienne des participants et d'y soumettre le fonctionnement de la maison.

L'alphabétisation devait permettre de mener socialement une démarche qui avait jadis échoué socialement. Il était primordial à nos yeux de mettre sur pied un milieu propice à l'apprentissage et qui soit en quelque sorte l'antithèse de l'école traditionnelle.

La première chose à faire était de faire sauter les cadenas. Nous avons donc abandonné les leçons à domicile et aboli le système contraignant des deux rencontres fixes par semaine. A partir de ce moment, la maison fut ouverte à la semaine longue et les gens purent s'y présenter au rythme qu'ils choisissaient.

C'est ainsi que s'est peu à peu dessinée l'image de la maison d'alphabétisation populaire: un lieu autonome, bien implanté dans le milieu populaire et accessible à tous, jeunes ou vieux travailleurs ou non, québécois ou immigrants, de la ville ou de la campagne; un lieu où l'apprentissage ne se vit pas dans une perspective purement académique, mais dans une dimension sociale, culturelle et artistique; enfin un lieu où chacun a la chance de participer, de s'exprimer, d'apprendre et de créer à sa façon, à son rythme, selon ses intérêts.

Nos premières préoccupations ont donc été de créer un milieu agréable, stimulant et accueillant. L'apprentissage de la lecture et l'écriture représente un travail tellement long et difficile que nous avons toujours pensé qu'il était plus important d'offrir aux gens un endroit où ils aimeraient aller qu'une super-méthode qui leur montrerait à lire en deux ans plutôt qu'en trois. Nous croyons que le succès ou l'échec d'une pratique d'alphabétisation se mesure beaucoup plus sûrement par le taux d'abandon de ses participants que par la vitesse de leur apprentissage.

Depuis ses origines L'Arbralette s'est développé en fonction d'un impératif bien simple: répondre aux besoins et aux attentes du groupe sans cesse croissant qui le fréquente. L'harmonie, aussi les heurts occasionnés par la coexistence de tous ces individus ont déterminé son approche, son fonctionnement, sa méthode, son idéologie et ont donné naissance à la méthode "d'alphabétisation libre". (1)

(1) Voir dans Pratiques d'alphabétisation (sous la direction de J.P. Hauteceur), Gouvernement du Québec, MEQ/DGEA, 1982, l'article de L'Arbralette: "De l'alphabétisation libre", p. 203-263.

Pour nous, la pratique a toujours précédé la théorie: c'est l'élément essentiel de notre démarche. Nous considérons que la maison a été bâtie au fil des jours par tous les participants et qu'elle leur appartient.

Dans un sens, notre ignorance des premiers jours aura sûrement été bénéfique car c'est probablement l'absence d'idéologie directrice et de plan préconçu qui a permis l'élasticité et la souplesse de L'Arbralette.

Surtout elle nous a évité la tentation de calquer les expériences de l'extérieur: L'Arbralette a poussé dans le milieu populaire de Sherbrooke et il en a la couleur.

"UNE MAISON AVEC DES TAS DE FENETRES ET PRESQUE PAS DE MURS"

(Jacques Brel)

L'Arbralette occupe dix pièces dans une grosse maison verte près du centre-ville. Le local n'a pas grand chose qui puisse évoquer les mauvais souvenirs de l'école: de la musique, beaucoup de lumière, des plantes un peu partout, des tables "maison" faites de planches ou de portes montées sur des chevaux, des chaises dépareillées. Aux murs, des cartes géographiques, des photos de la bande et, signe particulier, une grande feuille d'arborite blanc lustré tenant dans chaque pièce la place du sévère tableau noir.

Malgré cet ameublement hétéroclite et quelque peu chambranlant, le premier coup d'oeil est assez agréable: la place est accueillante et il s'en dégage un petit air de famille.

La famille en question est plutôt prolifique puisque plus de cent personnes fréquentent régulièrement L'Arbralette. Ce sont des hommes et des femmes de 17 à 65 ans, des assistés sociaux, des chômeurs, des ouvriers, des plombiers, des ménagères, des musiciens, des ex-détenus... Ils viennent de Sherbrooke ou de Magog, de Scotstown, d'East-Angus, de Cookshire, de Fleurimont, de St-Elie, ou encore de la Suisse, du Viet-Nam, du Chili, de la Hongrie, de l'Argentine, de l'Espagne et du Salvador...

Quelques-uns n'ont jamais mis les pieds à l'école, d'autres y sont allés un avant-midi, trois mois ou trois ans, d'autres encore ont passé huit ou neuf ans dans les classes spéciales.

Il y a des Chevaliers de Colomb, des gars de taverne, des charismatiques, des femmes battues, des motards, des Dames de Ste-Anne, des délinquants et des diseuses de bonne aventure...

Tous ces gens si différents qui apportent avec eux leur propre bagage d'expériences et de connaissances, leurs propres intérêts et leur propre rythme ont pourtant une chose en commun: ils viennent volontairement apprendre à lire, à écrire et à calculer...

Depuis quatre ans, L'Arbralettre a dû adapter son mode de fonctionnement à la diversité et aux mouvements incessants de ce groupe humain. Pour accommoder tout le monde, nous avons, par exemple, proposé l'horaire le plus large possible: les ateliers de lecture et d'écriture ont lieu quatre après-midis et trois soirs par semaine, deux matins sont réservés au calcul.

En général, les participants optent pour les ateliers de jour s'ils ne travaillent pas, ou ceux du soir s'ils ont un emploi. Les gens qui ont des activités irrégulières se présentent quand ils le peuvent soit le jour, soit le soir. Il y en a d'autres qui ont pratiquement élu domicile à L'Arbralettre puisqu'ils assistent à tous les ateliers.

Les activités régulières se déroulent de septembre à juin. Si L'Arbralettre a dû jusqu'à maintenant fermer ses portes pendant l'été, c'est en partie parce que les circonstances nous ont chaque année obligés à quitter nos locaux. Mais dorénavant la maison sera ouverte à l'année longue et bien qu'il n'y ait pas d'ateliers d'apprentissage proprement dit au cours de l'été, les gens pourront se servir du local pour "étudier" en équipe ainsi que plusieurs en ont fait la demande, travailler à une pièce de théâtre, jouer aux cartes ou tout simplement se rencontrer entre amis.

Pour certains, L'Arbralette représente le seul milieu qui les ait accueillis dans leur vie. Pour d'autres, c'est un refuge où ils échappent à la lourdeur de leur propre milieu familial. Pour tout le monde, c'est un endroit où on apprend en se payant du bon temps.

....COMME DANS UN MOULIN

A L'Arbralette, il n'y a pas de "session" officielle, si bien que les "nouveaux" peuvent s'ajouter au groupe à mesure qu'ils se présentent. Ceci est absolument primordial à nos yeux. En effet, nous pouvons imaginer la dose de courage dont doit se munir un individu pour cogner à la porte d'une maison d'alphabétisation.

Même si L'Arbralette est un endroit plutôt achalandé (une bonne journée peut réunir jusqu'à 70 personnes), la porte reste et restera toujours ouverte. Jamais nous ne refuserons l'accès d'un atelier à quelqu'un sous prétexte que ça nuirait à la "qualité de l'enseignement". D'abord, c'est un faux prétexte: la façon dont se déroulent les ateliers et l'atmosphère d'entraide qui y règne font que les participants préfèreront se tasser un peu que de priver un nouveau de ce dont eux-mêmes profitent. Et puis au besoin on agrandira. Il s'agit de notre quatrième local en trois ans et encore cette année, L'Arbralette a dû sous-louer le logement du voisin!

Chaque jour les participants sont répartis en plusieurs ateliers (six l'après-midi, quatre le soir et quatre le matin) selon leur connaissance de la lecture, de l'écriture ou du calcul.

Quand un nouveau se présente, nous jasons quelque temps avec lui devant une tasse de café, histoire de briser la glace, puis nous lui demandons franchement s'il sait lire, s'il connaît les lettres et comment il se débrouille en calcul. Nous n'avons pas besoin d'une enquête approfondie ou d'un test de trois heures pour comprendre ce que signifient des réponses comme: "J'sais rien que signer mon nom", "j'connais qu'ques lettres mais pas toutes", "j'sais lire un peu mais j'pas capable d'écrire pan toute". Dans ce dernier cas, nous lui présentons quelques phrases que nous avons composées et classées en ordre de difficultés.

Ce petit "test" bien informel de quelques instants nous suffit amplement pour "évaluer" la personne qui se trouve devant nous et pour déterminer l'atelier qui lui convienne le mieux.

Nous séparons les différents niveaux non seulement parce que c'est, techniquement parlant, la façon la plus efficace de travailler, mais surtout parce que l'apport constant de nouveaux membres la rend nécessaire.

Les participants souffrent tous en arrivant d'une véritable phobie d'être une fois de plus jugés et comparés aux autres si bien que même si personne ne le fait, ils s'en chargeront eux-mêmes. C'est pourquoi nous devons à tout prix éviter de les placer dans une situation où ils seront portés à se définir en fonction de la "queue" ou de la "tête". Nous savons par expérience que la "queue" risque d'abandonner avant longtemps et que la "tête" finira par nuire au groupe.

Liliane avait déjà suivi quelques ateliers dans un groupe d'alphabétisation qui ne faisait pas de distinction entre les différents niveaux. Ainsi, bien qu'étant complètement analphabète, elle se trouvait entourée de gens qui travaillaient des

verbes et des participes passés. Elle s'y sentit tellement diminuée que lorsqu'elle joignit L'Arbralettre, il fallut quatre mois avant qu'elle n'abandonne sa manie de jouer les choux parce qu'elle savait deux ou trois choses de plus que les autres.

Pourtant Liliane est une femme généreuse et sociable. Elle utilisait simplement la seule règle du jeu qu'on lui avait jusqu'alors enseignée, la compétition, d'autant plus que cette règle opérait pour une fois à son avantage.

Ce genre de déviation scolaire est fréquent parmi les participants mais disparaît normalement au bout de quelque temps. Les gens d'ici ne développent pas les sentiments de hiérarchie et de compétition qui accompagnent le plus souvent les systèmes de classification.

A L'Arbralettre, l'idée de promotion n'existe pas et la division des ateliers reste très souple. Les participants ont la liberté de changer d'atelier s'ils le désirent, ce qui n'est généralement pas nécessaire puisque les groupes évoluent de concert. De plus, rien n'est jamais définitif car l'arrivée de nouveaux membres amène fréquemment la création d'équipes neuves et le réaménagement des anciennes.

Il n'y a pas de "classes" au sens physique du mot. L'attribution des locaux est très simple: la plus grande pièce va au plus gros groupe, la plus petite au moins nombreux. Etant donné le caractère libre de la participation, les équipes varient d'un jour à l'autre, ce qui fait que la plupart des groupes ignorent jusqu'à la dernière minute dans quelle pièce ils travailleront. Ceci a la conséquence heureuse d'amener les participants des différents groupes à se mêler davantage.

Ils se préoccupent peu de savoir s'ils sont au niveau 1, 3,5 ou 6, ou si le groupe d'à côté est plus avancé que le leur. Il leur suffit de savoir que certains fréquentent L'Arbralettre depuis plus longtemps qu'eux...

Nous avons remarqué qu'une fois débarrassés de leurs mauvais souvenirs et "tics" scolaires tels le stress, la discipline, la compétition, l'obéissance, les obligations et l'ennui, les gens peuvent enfin profiter des plaisirs dont ils ont jadis été frustrés. Ils appellent L'Arbralettre leur "école", se définissent eux-mêmes comme des étudiants et se promènent fièrement avec leurs cahiers ou leur sac sous le bras. Ils partagent un certain penchant pour la camaraderie, les "coups", le fun du "dernier cours de la semaine", les réponses soufflées, les crayons, les effaces et les cahiers neufs, les vacances (à condition qu'elles ne soient pas trop longues) et le plaisir de se revoir après.

LE TALON D'ACHILLE

Le moins qu'on puisse dire est que l'Arbralette est un organisme qui en mène large: il y a ici beaucoup de monde et beaucoup d'action. Non seulement ce genre de roulement entraîne-t-il des coûts de fonctionnement et des besoins en personnel assez importants, mais la croissance continue de L'Arbralette finit par susciter de sérieuses inquiétudes quant à l'avenir de la maison. Comme il fallait s'y attendre, nos plus graves problèmes sont financiers.

Notre principale ressource consiste en une subvention annuelle accordée par le ministère de l'Education du Québec dans le cadre du programme O.V.E.P. (organismes volontaires en éducation populaire).

Malheureusement, ce programme cadre mal avec le genre d'action que nous menons. Les sommes sont allouées selon un système mathématique plutôt simplet appliqué directement à la demande et qui ne tient à peu près pas compte de la somme de travail accompli par les groupes ni des besoins réels qu'elle engendre. Par surcroît, les subventions sont le plus souvent versées en retard (cette année il a fallu attendre jusqu'en novembre!), ce qui nécessite de véritables tours de force pour arriver à rencontrer nos obligations.

Enfin, ces octrois sont nettement insuffisants, ils ne permettent pas d'assurer la totale accessibilité ni le rythme intensif des activités développées à L'Arbralette. Cette année, le programme O.V.E.P. nous a accordé 41 000\$. Or les seuls frais de fonctionnement (loyer, services publics, photocopies, etc...) s'élèvent à environ 15 000\$. Pour répondre à la demande actuelle, nous devons compter sur un minimum de sept employés à temps plein pendant au moins neuf mois!

Pour arriver à tenir la maison debout, il ne nous reste donc qu'une solution: la chasse aux subventions. Jusqu'à maintenant, nous avons su tirer parti de différentes sources de financement, notamment des programmes de création d'emploi du Gouvernement fédéral et du ministère du Travail du Québec.

Ces programmes nous ont maintes fois sauvés, mais ils sont loin d'être de tout repos. D'abord, ils coïncident rarement avec l'horaire de nos activités et ils posent des conditions d'éligibilité souvent compliquées, ce qui permet difficilement d'assurer une stabilité minimale de personnel.

Surtout, les subventions ne sont généralement pas renouvelables. Chaque année nous devons présenter de nouveaux projets, imaginer de nouveaux volets et, par conséquent, assumer de nouveaux mandats. Nous y avons très bien réussi jusqu'à maintenant mais nous voyons avec horreur arriver le jour où nous toucherons le fond du chaudron!

L'aspect le plus important de ce genre de financement est la totale insécurité dans laquelle nous sommes tenus de vivre. D'un septembre à l'autre, nous ne pouvons rien prévoir si bien que le simple fait de signer un bail devient une transaction hasardeuse.

Malgré toutes ces embûches, nous nous sentons actuellement les reins assez solides pour envisager l'avenir sinon avec espoir, du moins sans trop d'angoisse. Après tout, en cas de naufrage, nous serons plus de cent à ramer!

Cela n'a pas toujours été car nous avons dû encaisser des coups bas. En janvier 1981, nous apprenions à nos dépens que les requins rôdaient même dans les eaux peu profondes des budgets OVEP. Deux de nos collègues d'alors, qui nous accusaient de "manque de professionnalisme", filaient avec la moitié du compte de banque et des biens de feu-Shécrilire, laissant

derrière eux le bail, les comptes à payer et, bien sûr, la clientèle. Pour garder la porte ouverte, nous avons dû nous priver de salaire pendant trois mois et payer de nos poches une bonne partie des frais de fonctionnement.

En septembre suivant, deuxième tour au plancher: le MEQ nous octroyait la somme ridicule de 8 000\$. , ce qui représentait une coupure budgétaire de l'ordre de 72% par rapport à l'année précédente alors que nos effectifs avaient doublé. Pendant ce temps, nos compères-requins s'en tiraient avec deux fois plus d'argent pour "repartir à zéro" ...

Les mois qui suivirent furent simplement atroces: les mille et une démarches pour obtenir justice, l'angoisse, l'attente, les longues périodes sans salaire, le manque de personnel, les heures supplémentaires passées à organiser des activités d'auto-financement, le surmenage et la rage.

Il fallut attendre jusqu'en avril 1982 pour que le gouvernement reconnaisse l'"erreur" commise à nos dépens et se décide à assurer, du moins pour un temps, la survie de L'Arbralette.

LE PIED D'ATHLETE

On ne peut pas dire que l'alphabétisation populaire soit une sinécure...

Il ne suffit pas d'investir temps et énergie à l'intérieur de la maison, il faut aussi accomplir une somme énorme de travail à l'extérieur: sensibiliser la population et les institutions, trouver des appuis, courir les subventions, marchander des réductions et quêter des services gratuits, ce qui n'est pas toujours facile...

Nos aventures avec l'administration municipale en particulier tiennent presque du roman-feuilleton. Si on exclut la Bibliothèque municipale qui s'est toujours montrée très bien disposée, la Ville de Sherbrooke a, depuis 1979, fait preuve à notre égard d'un entêtement bureaucratique qui ressemble par moments à de la mauvaise foi. A l'instar de la Commission scolaire, elle nous a refusé l'accès à son service de photocopie sous prétexte cette fois que nous ne sommes pas un organisme de loisirs. Lorsque le journal de quartier La Voix Ferrée, dont la ville assure la photocopie, présenta parmi ses articles un texte de L'Arbralette, le préposé municipal poussa le zèle jusqu'à l'en retirer. (Il avait ^{pour tant!} jugé suffisamment "récréatif" un dossier sur la violence publié dans le numéro précédent...)

Pour que la ville accepte de ramasser nos déchets avec ceux des voisins, il fallut lui adresser une demande formelle et recevoir une délégation de trois fonctionnaires cravatés chargés d'inspecter notre malheureuse poubelle!

Au printemps dernier, la Division des services techniques menaçait de mettre le cadenas dans notre porte parce que le troisième étage n'était pas suffisamment sécuritaire pour une "école". Nous avons dû déménager. Il fallut un mois de démarches auprès du Bureau de l'urbanisme pour obtenir la permission de nous installer où nous sommes, le cas de L'Arbralette ne correspondant à aucun article du volumineux code du zonage municipal. Cette fois, nous avons eu la chance de tomber sur un préposé suffisamment intelligent pour tordre un peu le code.

Enfin, nous avons dû porter plainte à la Commission des Affaires municipales et défendre notre cause en cour pour nous soustraire à la taxe d'affaires de 500,00\$. par année que nous imposait le Bureau de l'évaluation foncière de la ville de Sherbrooke.

Fort heureusement, nos relations avec l'extérieur ne sont pas toutes aussi pénibles. Dans la région, L'Arbralette est très bien vu et bénéficie de nombreux appuis, notamment parmi les responsables des programmes de création d'emplois aussi bien provinciaux que fédéraux.

ÇA MARCHE PAREIL

En somme, malgré les graves problèmes que sous-entendent chaque année la survie et le développement de L'Arbralette, le caractère inégal et anarchique de son financement présente certains avantages. D'abord, l'implication des deux instances gouvernementales et la cumulation de petites subventions amènent bien des emmerdements budgétaires, mais il n'en reste pas moins que la multiplication des sources de financement est le plus sûr moyen de préserver notre autonomie.

Surtout, l'incertitude dans laquelle a toujours vécu L'Arbralette aura finalement été génératrice d'énergie. Ici, comme ailleurs, l'insécurité fait très bon ménage avec la liberté.

Les habitués de la maison n'ont pas l'attitude pantouflarde des gens qui "bénéficient" d'un service quelconque. Tous savent que rien n'est acquis à L'Arbralette, pas même sa survie et que notre arme la plus sûre reste notre nombre .

C'est pourquoi L'Arbralette forme une communauté étroitement liée par un fort sentiment d'appartenance. Des gens qui ont toute leur vie caché leur analphabétisme comme une tare, se mettent à crier sur les toîts qu'ils vont à L'Arbralette et tentent d'y attirer leurs amis.

Nous les voyons tous s'inquiéter pour l'avenir de la maison et mettre spontanément la main à la pâte quand il est menacé.

Ils ont apporté du matériel, construit eux-mêmes les tables, ^{peinture} le local signé des pétitions, contribué de leur poche quand nous étions dans le rouge et nous ont même fourni en vitamine dans le plus creux de la vague.

Pendant qu'Agathe cherche des meubles dans les écoles et les couvents, profitant de l'occasion pour faire prier quelques soeurs en faveur de L'Arbralettre, Elizabeth court les encans, Adrienne fabrique un objet de décoration, Nicole s'occupe des plantes, René fournit tout le monde en bonbons, Cécile, Lorraine et Hervé font le ménage, Noël se charge des réparations, Arthur et Aimé prêtent leur camion, Dany, Jean-Guy et Gaétan leurs bras, Louise fait brûler des lampions et les deux frères ex-cambrioleurs nous donnent des conseils de sécurité ou font cadeau à la maison de quelque article d'origine douteuse.

L'Arbralettre, c'est tout cela! On n'est jamais sûrs du lendemain, il manque toujours quelque chose et il y a toujours quelque chose de brisé. Mais si les gens apprennent si bien à lire et à écrire, c'est peut-être justement parce que les tables branlent, parce qu'il n'y a pas deux chaises pareilles, parce qu'on écrit sur des feuilles d'arborite, parce que c'est le casque de moto de Dany qui tient lieu de soleil pendant une démonstration d'astronomie et parce que, finalement, chacun a marqué la place de sa touche personnelle...

POUR EN FINIR AVEC LA METHODE ou COMMENT NE PLUS S'ENFARGER
DANS LES FLEURS DU TAPIS

A en juger par les questions qui nous sont fréquemment posées, il semble que les gens qui s'intéressent de près ou de loin à l'alphabétisation ont souvent une préoccupation qui frise l'obsession: la MÉTHODE.

"Quelle formation avez-vous?" "Quelle évaluation pratiquez-vous?" Et surtout: "Quelle méthode employez-vous: globale, analytique, syllabique, dynamique, naturelle, Ogino??!" "!!".

Ces questions ont le don de nous ennuyer au plus haut point. Pour nous, elles ne se posent même pas... L'évaluotte est une maladie de technocrates qui n'a pas sa place ici: les gens sont bien assez grands pour s'évaluer tout seuls...

Quant à l'idée d'une "formation" universitaire ou autre qui préparerait au noble métier d'alphabétiseur, elle est tout simplement ridicule. Un local de CEGEP ou d'université se prête à peu près aussi bien à un cours d'alphabétisation qu'à une leçon de tir à l'arc ou de course automobile. Tous les diplômes possibles et impossibles en "gogie" ne feront pas pour autant un bon alphabétiseur. Ils seraient plutôt un handicap car ils favorisent une vision technique, figée et incomplète de l'alphabétisation.

L'alphabétisation est tout sauf une technique. Ca se vit ça se touche, ça se mange... L'alphabétiseur n'est ni un magnétophone, ni une machine distributrice de connaissances, ni un juge. Il est là pour chercher, pour apprendre. réapprendre et aussi désapprendre...

Dans le courrier des lecteurs de La Tribune, une enseignante écrivait cet automne qu'il était étonnant que le Gouvernement laisse l'alphabétisation entre les mains de chômeurs et d'assistés sociaux (pouah!) sans formation alors qu'il y a autant de professeurs en disponibilité. Devant tant de mépris affiché ouvertement envers les alphabétiseurs ex-chômeurs ou assistés, on ose à peine imaginer l'estime qu'elle doit porter aux analphabètes!

Le malheur est que ce genre de bassesse n'est pas rare. L'an dernier, au cours d'une soirée-bénéfice organisée pour venir en aide à L'Arbralette, un professeur du secondaire qui avait été envoyé aux renseignements par son institution se leva et nous lança: "Qui c'est que vous êtes, vous autres, pour pouvoir montrer à lire au monde?". Il quitta la salle au beau milieu de la réponse! C'était une manifestation assez évidente d'agressivité territoriale...

L'alphabétisation est non seulement considérée par bien des techniciens de l'éducation comme leur chasse gardée, mais elle est en voie de devenir le nouveau champ de bataille d'une bande d'opportunistes et de chercheurs de jobs armés jusqu'aux dents de leur "professionnalisme", leurs permis, leurs certificats, leur pseudo-compétence et attirés par l'image douillette de l'alphabétiseur bien "formé", appliquant sa méthode propre à quelques adultes consentants et reconnaissants.

Ils n'ont pas compris que l'alphabétisation, c'est "toffe". Il ne suffit pas de savoir lire et écrire, encore faut-il savoir vivre... Respecter les gens, partager leur curiosité et surtout, avoir assez d'imagination, d'humour et de décence pour reconnaître sa propre ignorance. Il n'y a rien de plus mortellement lourd qu'un "éducateur" qui se prend au sérieux...

La méthodomanie est une autre maladie qui a heureusement épargné L'Arbralette. Nous avons été si rapidement emportés dans le tourbillon de l'alphabétisation que nous n'avons jamais eu le temps ni l'intérêt suffisants pour nous pencher sur les débats qui opposent les différentes "méthodes pédagogiques". Encore aujourd'hui, nous préférons laisser ce loisir aux universitaires...

La grande question de la Méthode est un faux-problème derrière lequel bien des gens se réfugient par crainte de se plonger dans le bain. Qu'on le veuille ou non, un "b" avec "a", ça fait un "ba".

Le problème en alphabétisation, si problème il y a, réside beaucoup plus dans la difficulté de répondre aux attentes de tant de gens si différents.

Nous avons déjà mentionné la grande diversité qui caractérise le monde de L'Arbralette. Or cette diversité se manifeste également dans leur analphabétisme. Il n'y a pas seulement différents degrés d'analphabétisme, il y en a aussi de différents types (comparons seulement les analphabètes d'avant et d'après l'institution de l'école obligatoire). Il y a presque autant d'analphabétismes que d'analphabètes et il serait bien naïf de croire en une espèce de méthode-miracle qui pourrait répondre à tous.

Prenons par exemple un des ateliers que nous jugeons parmi les plus homogènes de L'Arbralette. Ce groupe est composé de travailleurs et de travailleuses dont la moyenne d'âge est d'environ 40 ans. Au départ, ils étaient tous analphabètes "complets". La plupart d'entre eux ont commencé leur apprentissage ensemble et s'entendent comme larrons en foire.

Or, Agathe passe ses temps libres à lire et préfère travailler l'écriture pendant les ateliers. Le menuisier Noël qui manipule son crayon comme un ciseau à bois montre peu d'intérêt pour l'écriture. Il veut lire. Rosa est chilienne et demande une attention spéciale quant à la prononciation et la signification de certains mots. Arthur et Aimé aiment bien placotter, mais Carole s'impatiente si ça dure trop longtemps. Contrairement à la majorité, Gaétan et Carole ont beaucoup plus de difficulté à lire qu'à écrire. Quand à Wilfrid, quarante ans de vie d'usine l'ont rendu pratiquement sourd, ce qui ne facilite pas les choses. Enfin, la moitié de ce groupe préfère lire et écrire en lettres carrées, l'autre en cursif et comme ses membres viennent presque tous de l'extérieur de la ville, il en manque toujours au moins un.

Ajoutez à ce tableau que l'atelier peut à tout moment accueillir un nouveau participant et vous comprendrez à quel point la mise sur pied d'un programme fixe à suivre page par page serait illusoire.

A L'Arbralette, nous avons dû développer une façon de travailler qui puisse tenir compte de tous ces facteurs impondérables.

De même que les équipes sont réparties selon le niveau de connaissances du code écrit, le travail qui se fait du premier au dernier atelier suit un plan de progression qui a été établi de façon très générale selon la difficulté des différents éléments du code.

Au cours des années, nous avons produit une quantité importante de matériel de lecture et d'exercices destinés à accompagner les gens à travers ces étapes. Ils ne servent en aucune

façon de mode d'emploi, encore moins de "guide du maître" mais plutôt de "dépanneur" dont les alphabétiseurs comme les participants sont libres de se servir à leur guise.

Chaque alphabétiseur a la responsabilité et l'initiative complètes à l'intérieur de son équipe. Il doit faire en sorte que le fonctionnement de l'atelier soit assez souple pour permettre la progression de chacun et assez articulé pour que personne ne soit laissé derrière. Il doit lui-même faire preuve d'assez de souplesse pour pouvoir s'adapter rapidement à n'importe quel niveau car il est appelé à changer souvent d'équipe. Il doit se faire caméléon.

C'est à lui que revient la tâche d'orchestrer le travail en fonction du rythme de chacun. C'est à lui de se creuser les méninges pour "embarquer" le nouveau qui vient s'ajouter au groupe ou l'ancien qui revient après une longue absence. C'est lui-même qu'il doit remettre en question si quelque chose ne va pas. Enfin, c'est lui qui doit tâter le pouls de chacun pour trouver la "méthode" qui lui convient.

Sa tâche n'est pas des plus faciles. Quand un nouvel alphabétiseur se joint à l'équipe, il est immédiatement envoyé au "front" où il doit apprendre par ses propres moyens à se débrouiller: se faire accepter, s'adapter, inventer.

Il est indépendant, mais il doit éviter de s'isoler. C'est pourquoi il est préférable qu'il change occasionnellement d'atelier pour ne pas sombrer dans la routine et pour garder une impression d'ensemble de L'Arbralettre.

Le travail d'équipe et les échanges sont extrêmement importants. Chaque alphabétiseur participe à sa façon aux mille et une tâches qui s'imposent allant de la recherche de subventions à la production de matériel en passant par l'accueil des

nouveaux et les courses. Il participe également à l'effort de création et de réflexion qui se poursuit quotidiennement souvent en dehors des "heures de travail"...

Ainsi, les expériences menées indépendamment dans les mini-laboratoires que sont les ateliers auront tout de même permis d'isoler quelques grandes constantes et d'aboutir à des découvertes souvent très rapprochées.

OÙ ON PARVIENT A SES FINS EN COMMENCANT PAR LE COMMENCEMENT
ET EN PASSANT PAR LE MILIEU

Les participants qui débutent à zéro commencent par apprendre les voyelles et les consonnes les plus simples, puis entreprennent immédiatement de travailler avec des mots faciles et de courtes phrases.

Nous ne leur demandons généralement pas de composer car leurs connaissances et surtout leur confiance en eux sont encore trop fragiles pour qu'ils puissent se casser le cou sur des phrases comme "Ma femme a pogné une pneumonie" sans risquer de se décourager. Ils composeront d'eux-mêmes, pour la plaisir, quand ce sera le temps.

En lecture, les mots sont choisis selon leur simplicité et leur caractère usuel. Quant aux phrases, nous tentons de les rendre les plus intéressantes possible, ce qui n'est pas chose aisée car le choix du matériel est plutôt limité. En effet, il tiendrait du miracle de réussir à faire lire un texte "profond" à quelqu'un qui connaît à peine la première lettre de son nom!

Nous croyons par ailleurs qu'il ne faut pas exagérer l'importance du sens d'une phrase pour quelqu'un qui fait ses premiers pas en lecture: il est tellement, totalement absorbé par le matériau, que ce serait beaucoup lui demander de prêter autant d'attention au contenu. C'est peut-être aussi bien comme ça, car absorber un contenu c'est avaler bien d'autres choses avec!

Nous avons remarqué que même dans les ateliers un peu plus avancés, les gens ne se préoccupent pas outre mesure du contenu du matériel avec lequel nous travaillons. C'est qu'ils ont pour la plupart, à la maison ou ailleurs, un sujet de lecture qui les intéresse particulièrement: la colonne des sports, un livre de menuiserie, les lettres de leurs enfants, l'astrologie ou leur "Prions en Eglise"...

Nous tentons de rejoindre ces intérêts lorsqu'ils sont formulés mais nous respectons aussi, parce que nous le trouvons beau, le secret dont plusieurs entourent leurs rituels de lecture...

Lorsque le participant est suffisamment à l'aise dans le jeu des sons faciles, il entreprend l'apprentissage des sons de plus en plus difficiles par la lecture de phrases puis de textes plus complexes, par des jeux et surtout par l'expression libre. Il est aussi initié graduellement à la grammaire dont on a remplacé les règles par des "trucs" tout aussi efficaces mais moins arides.

Ses premiers essais d'écriture personnelle sont assez timides car il manipule l'écriture un peu comme un cheval nerveux dont il se méfie encore. Il compose des phrases simples et très courtes, se risquant peu à employer des mots dont il n'est pas certain.

C'est à mesure que l'écriture deviendra plus aisée qu'il s'en servira comme un outil personnel. Graduellement, il en viendra à pouvoir raconter des évènements, exprimer des sentiments ou élaborer des idées.

Il faudra beaucoup d'encouragements et un peu de ruse pour le familiariser sinon avec le galop, du moins avec le petit trot.

Une de nos façons de procéder est de saisir au vol les sujets des nombreuses discussions qui surviennent lors des ateliers et de demander aux participants de répondre par écrit à des questions du genre: "Que faites-vous si ?"

" Que faites-vous si vous voyez une soucoupe volante?".

- "Si je voyait une soucoupe volante, je pensait que je suis venu fou" (Edgar).

- "Je ne peu dire ce que je fait voir men si j'ai une appareil à photo je prend des photos" (Fernand)

- "Si le voirai une soucoupe volante je me sauverai me cacher dans un couterin" (Gaétan)

- "Je fait venir des journalistes et des photograh. J'appel les polices je reste calme" (Denis)

- "J'ai peur je suis contente de voir un monde étrange" (Elisabeth).

- "Je reste figer je tremble comme une feuille" (Louise).

Le jour où le participant parvient à lire et à écrire librement, il y met beaucoup plus de plaisir, d'émotion et de fantaisie. Le code écrit cesse alors d'être pour lui cet obscur labyrinthe où se perd le code oral. La partie est gagnée au moment où il le connaît suffisamment pour que l'acte d'écriture participe à la parole, au lieu de la tarir et de la baillonner.

Qu'il fasse peu, beaucoup ou pas des fautes n'a aucune sorte d'importance. Savoir lire et écrire n'est pas un simple fait universellement quantifiable ou qualifiable, c'est aussi un sentiment... Pour l'adulte qui y a investi deux, trois ou quatre ans de sa vie, il entre dans cette expérience une part de subjectivité qui n'est pas mal venue après la série de tribunaux soit disant objectifs et ultra-compétents qui l'ont toute sa vie condamné. Muguette, une fille sensible et brillante, a été référée à L'Arbralette par un conseiller pédagogique qui après une série de tests lui a annoncé sans plus de ménagements qu'elle était "proche de la déficience!" Le confrère de cet imbécile avait, l'année précédente répondu à Fernand D., 55 ans, "Tu veux apprendre à lire? Ecoute bonhomme, à ton âge, oublie ça...". Ici, Fernand a appris à lire et à écrire en deux ans .

Au cours de son apprentissage, le participant se substitue graduellement au rôle du juge et cette fois il se donne raison. Agathe, 57 ans (la même qu'on avait traitée d'arriérée dans un centre de formation préparatoire à l'emploi), a été toute sa vie tellement arrêtée et bloquée par l'intolérance des autres que ce n'est qu'après deux ans d'un apprentissage plutôt lent qu'elle a enfin réussi à débloquer. Sur le conseil d'une amie qui lui a parlé du "pouvoir du subconscient", elle a tout simplement décidé un bon matin qu'elle savait lire et écrire. Or, c'est un fait "objectivement mesurable" que depuis ce temps, Agathe apprend mieux...

..."Un jour, je ne savais pas lire ni écrire, dans ce temps là j'avais 21 ans et j'ai entendu parler d'une école qui s'appelle l'arbralette, une femme que je connais maintenant a passé. j'ai commencé à aller à cette école et aujourd'hui tout va bien ce qui veut dire quand que lon veut lon peut car aujourd'hui ça me paraît si simple. J'ai 25 ans, moi je ne savais rien quand je suis rentré là et maintenant tout va bien". -Dany

Les évaluateurs professionnels feraient mieux de se lever de bonne heure s'ils veulent convaincre Dany qu'il ne sait pas écrire...

LA FISSION DU SAVOIR CHEZ UN QUEBECOIS IMPOPULAIRE

Depuis quatre ans, notre aventure en alphabétisation a été quotidienne et spontanée. Nous avons toujours été tellement occupés à franchir les obstacles et à mettre un pied devant l'autre que ce n'est qu'en jetant un coup d'oeil en arrière que nous avons constaté, sous son apparent désordre, la cohérence de notre démarche.

En aucun temps L'Arbralette ne s'est inscrit dans un quelconque système technique ou idéologique. Sa trame a été, et continue d'être tissée au jour le jour, sans cadre ni modèle, à partir du coeur même d'une communauté en perpétuel mouvement.

Pourtant, si on observe de plus loin cet ensemble anarchique de formes et de couleurs, il en ressort clairement quelques grands traits qui convergent symétriquement vers le centre.

Appelons-les la revalorisation des individus, de leur culture et de leurs paroles, la démystification et le partage du savoir, l'éclatement, la libération, le plaisir...

DESAMORCER LA CONNAISSANCE

Les analphabètes considèrent très souvent l'intelligence et l'instruction comme une seule et même chose. Cette illusion, c'est en quelque sorte l'invisible chapeau d'âne dont l'école, puis la société les a coiffés toute leur vie. Ils se représentent le Savoir comme une montagne inaccessible au sommet de laquelle trônent les universitaires alors qu'eux croupissent en

bas. Pour eux, la Connaissance est un don inné qui rend tout-puissant. Arthur nous contaît qu'il fut tout étonné de voir un jour son compagnon de voyage, "un gars bien instruit", baisser sa vitre pour demander un renseignement. C'était à peine concevable!

Leur vision statique du Savoir et de l'intelligence se manifeste souvent au cours des premières semaines de leur apprentissage par une attitude d'attente résignée: leur rôle est d'avalier les doses de connaissance que leur sert courageusement l'alphabétiseur. C'est lui qui a tout le mérite et ils s'excusent presque de lui faire perdre son temps. Ces gens qui ont été littéralement vomis par le système scolaire affichent l'obéissance passive qu'on exigeait d'eux là-bas.

Ce comportement fataliste et culpabilisant est le pire obstacle à l'alphabétisation. Il est primordial d'aider les nouveaux à s'en défaire au plus vite.

C'est pourquoi nous saisissons toutes les occasions qui se présentent pour en discuter. Il est important qu'ils soient informés de la situation et de l'ampleur de l'analphabétisme au Québec et dans le monde afin qu'ils cessent de se voir comme des accidents isolés. Ils doivent aussi savoir que les gens instruits sont loin d'être une congrégation de génies et que l'intelligence n'est pas un Bouddha juché sur une montagne de connaissances: elle est dans le mouvement, la curiosité, le désir et la volonté d'apprendre.

Surtout, pour pouvoir enfin se libérer de leur "peau d'analphabète", ils doivent ouvrir la porte au doute et à la critique, aller en appel et renverser les verdicts de culpabilité qu'ils traînent depuis l'école...

... "Je me suis posé au ci la question, pourquoi j'ai pas apri à l'école. San vouloir me vanter aujourd'hui je vien about d'écrire pour que le monde peuve me lire. Pour temps je ne suis pas plu intelligent que quand j'étais adolescent.

A mon avi on droit non seulement changer le sixtème scollère mais aussi la mantalité des jens, surtout à ceu qui on apri très bien à l'école (...).

Moi peut-être si j'avais été respecté et non manipuler comme une vulgaire obget peut-être que j'aurais pu apprendre, c'est vrais que je ne voyais pas beaucoup mais aujourd'hui je ne vois pas beaucoup plu claire et je reuscis à apprendre.

Ma vie avant était une enfer, je ne vivais pas je me battais pour leur prouver que je n'étais pas un imbécile..."

Fernand G., 25 ans

L'alphabétisation se bute à un autre obstacle moins tragique sûrement mais non moins coriace: le sentiment solidement ancré chez la plupart des gens que leur langage n'est pas à la "hauteur" du code écrit.

La barrière qui sépare l'écrit et l'oral est une source de migraines pour beaucoup d'alphabétiseurs, d'autant plus que cette complication vient sournoisement chatouiller notre vieux complexe de colonisés. Depuis la petite école, on a appris à endosser le français écrit comme un manteau du dimanche mal ajusté, dont on doit tout de même s'accommoder dans les grandes occasions.

Celui qui n'a jamais eu la chance de l'essayer y voit un vêtement qui sied à tout le monde sauf à lui. Il est convaincu qu'il ne pourra jamais "bien" écrire parce qu'il parle trop mal...

Libérer les analphabètes de ce préjugé, ça commence par nous libérer nous-mêmes et cesser d'errer comme des âmes perdues entre le joual et le "bon parler".

L'alphabétisation doit évidemment tenir compte du fossé oral-écrit si elle veut amener les gens à pouvoir lire n'importe quoi. Il faut savoir que "chu, té, yé" c'est aussi: "je suis, tu es, il est..." . Mais surtout, elle doit les aider à s'exprimer librement et non pas les enfermer dans l'enclos du français "correct". Il ne sert à rien de connaître son précis de grammaire par coeur quand on n'a plus rien à dire.

La langue vit et se transforme par la base et non par le sommet. Le code écrit devrait être utilisé non plus comme l'arme suprême qui sanctionne et censure le langage, mais comme un outil qui peut lui ouvrir de nouvelles voies.

A L'Arbralette, les participants n'apprennent pas à plier leurs idées ou leurs mots aux exigences de l'écriture. Au contraire, ils jouent à adapter le code écrit à leur parole.

L'orthographe et la grammaire ne sont que des subtilités du jeu et non pas une fin en soi. Les fautes ne sont pas des péchés mortels pas plus que le dictionnaire n'est une bible. "Magané", "placotter", "amancher" ont beau être utilisés par près de six millions de personnes, il paraîtrait que ce ne sont pas encore des "vrais" mots! Et bien tant pis... A L'Arbralette, on n'attendra pas, pour les écrire, d'obtenir la bénédiction d'une académie qui vient à peine de reconnaître le "canadianisme" "fin de semaine" comme un substitut acceptable pour "Weekend"...

... ET S'APPROPRIER LES CONNAISSANCES

A L'Arbralette, nous accordons beaucoup d'attention à ce que nous appelons les "connaissances générales".

L'analphabétisme se manifeste souvent par un registre restreint de références et pour cause puisque ceux qui ne savent pas lire sont coupés des principales sources d'information. Même l'information audio-visuelle leur échappe puisqu'elle est fondée sur un système de repaires commun aux gens relativement instruits. Pour comprendre un simple bulletin de météo, il faut au préalable posséder quelques notions géographiques...

Cette lacune contribue à faire des gens des sujets facilement exploitables et ajoute au fardeau de leur culpabilité. Il est étonnant d'entendre un adulte demander en plein atelier s'il y a un ou deux soleils, mais il est encore plus étonnant d'apprendre qu'il a retenu cette question depuis l'âge de dix ans de peur de faire rire de lui.

Nous sentons que la gêne éprouvée face à l'ignorance est aussi blessante sinon plus que l'analphabétisme lui-même et que le désir profond d'accéder au Savoir est intimement lié au désir d'apprendre à lire.

C'est pourquoi nous avons jugé essentiel d'intégrer à notre pratique d'alphabetisation un volet de connaissances générales que nous appelons ici la "para-alpha".

Ces activités sont abordées de façon très informelle et sans plan préconçu. Le plus souvent, elles se déroulent à l'intérieur même des ateliers, au gré des questions, des remarques et des débats qui y surgissent.

L'alphabétiseur ne prépare, n'impose et ne dirige jamais les discussions. Il n'a pas besoin non plus de les animer... elles sont déjà assez animées comme ça! Il donne des informations ou il profite simplement, comme les autres participants, des expériences, des connaissances ou des "tuyaux" échangés.

Nous évitons les "débats organisés", non seulement parce qu'ils sont dépourvus de spontanéité, mais aussi parce que ce genre de séance pourrait peut-être plaire à Albert qui assiste à neuf ateliers par semaine, mais il est loin d'être sûr qu'elle ferait l'affaire de Claude qui travaille douze heures par jour et qui ne prend même pas le temps de souper pour ne pas perdre une minute de l'atelier.

Notre rôle est beaucoup plus de mettre à la disposition des gens des outils susceptibles d'éveiller leur intérêt. Ainsi, nous avons tapissé les murs de cartes géographiques, abonné L'Arbralette à quelques revues et conclu une entente avec la Bibliothèque municipale qui nous prête chaque année un nombre considérable de livres. Nous les choisissons en fonction de l'attrait qu'ils exercent sur les gens. Ce sont en général de gros bouquins illustrés, tels des encyclopédies, des ouvrages sur les plantes ou les animaux, des atlas, des livres de cuisine ou de bricolage, etc...

Enfin, L'Arbralette possède depuis peu son propre journal conçu par les participants qui l'ont baptisé Au pied de l'Arbre.

Bien que les recettes de cuisine y soient particulièrement populaires, on y retrouve aussi des histoires de vie, des commentaires, des récits de voyages, la bande dessinée "sans légende" de Pierre, les pensées recueillies par Ginette, la chronique de cinéma de Mario et les jeux-devinettes, signés par Dany, du genre: "Quel est le premier ministre du Québec: René Lévesque ou René Lecavalier???...."

L'ALPHABETISATION EN TROIS DIMENSIONS

Il existe à L'Arbralette une activité qui nous tient particulièrement à coeur: chaque printemps nous partons tous en voyage pour finir l'année en beauté. En juin dernier, L'Arbralette se transportait à la réserve indienne d'Odanak et après s'être offert la spécialité culinaire de la région, la gibe lotte de poisson, on se retrouvait au beau milieu du lac St-Pierre....

Cette année, nous mettons le cap sur Québec et l'Ile d'Orléans.

Nous avons beaucoup d'autres projets que nous avons dû retarder faute de temps et surtout d'argent. Nous voudrions, entre autres, multiplier les voyages, faire des excursions dans la nature, monter une pièce de théâtre, un show musical...

Ces manifestations sont pour nous aussi intimement liées à l'alphabétisation que le papier ou le crayon. L'apprentissage n'est pas qu'un exercice d'assimilation faisant appel aux yeux, aux oreilles et à la mémoire. C'est une expérience de découverte et de création à laquelle devraient participer tous les sens.

Le malheur est que leur financement est presque introuvable. Allez donc expliquer dans un formulaire que le plaisir est une des "activités de votre projet d'éducation populaire que vous entendez réaliser pour atteindre les objectifs spécifiques énoncés au no 2"...

Il y a à L'Arbralette un atelier où les activités de para-alpha sont menées de façon intensive: c'est le groupe des "anciens" qui ont, à toutes fins pratiques, terminé leur apprentissage de la lecture et de l'écriture, mais qui ne sont pas arrivés au bout de leur démarche.

Après deux ans d'activités, nous avons été confrontés à un problème que nous n'avions jamais envisagé et qui se manifesta chez Fernand G. Lorsque ce dernier comprit qu'il savait lire et écrire, il traversa une crise profonde en réalisant qu'il avait, dans ses propres mots, perdu dix ans de sa vie: "Avant j'étais un analphabète, maintenant je suis un ex-analphabète et c'est ça que j vais être toute ma vie". Nous avons été très touchés par ce qu'il vivait. Fernand était alphabétisé et malheureux et nous pouvions difficilement ne pas nous en sentir responsables. Ce que nous avons compris, c'est qu'il n'était pas vraiment alphabétisé, mais juste assez pour mesurer son ignorance et en souffrir.

Par la suite, nous nous sommes aperçus que ce sentiment "d'incomplet" se manifestait, quoique de façon moins dramatique, chez la plupart de nos anciens participants. Ils savaient lire et écrire mais ils demeuraient attachés à L'Arbralette. Les six premiers analphabètes qui ont franchi le seuil de Shécrilire il y a près de quatre ans sont encore avec nous. Il est certain que les liens d'amitié qu'ils y avaient noués et que la

part qu'ils avaient jouée depuis sa naissance y étaient pour quelque chose. Mais il y avait plus: ils avaient acquis un outil dont ils ne savaient pas trop comment se servir.

Comme il n'était pas question pour nous de leur donner leur congé, un choix s'imposait : pousser plus loin l'apprentissage technique du code écrit ou se servir de la lecture et de l'écriture comme d'un tremplin pour faire autre chose.

La première alternative ne nous a jamais intéressés. Nous considérons qu'il n'est pas de notre mandat d'enseigner la règle des adjectifs pris adverbialement ou celle des propositions subordonnées compléments circonstanciels de comparaison. Heureusement, les commissions scolaires sont là pour ça. Si un de nos participants exprime le désir de poursuivre ce genre d'étude pour décrocher un diplôme, nous lui indiquerons le chemin à suivre.

Quant à nous, nous avons opté pour la deuxième alternative: permettre aux gens de poursuivre leur apprentissage dans une perspective beaucoup plus large en les initiant aux innombrables possibilités que la lecture et l'écriture leur ouvrent et surtout en les aidant à déterminer ce qu'eux-mêmes veulent en faire.

Quelques-uns d'entre eux ont manifesté le désir d'être à leur tour alphabétiseurs et y ont même fait leurs premières armes. Cependant, les tempêtes qui ont secoué L'Arbralette depuis deux ans nous ont tellement tous bousculés que nous n'avons pu leur accorder l'attention et l'encouragement que nous aurions souhaité. Ces initiatives ont quand même eu d'heureux résultats et elles représentent un des bourgeons les plus intéressants qui aient vu le jour à L'Arbralette.

De façon plus générale, nous tentons dans l'atelier des anciens de familiariser les gens avec les différentes formes et usages de l'écriture: littérature, poésie, théâtre, bande dessinée, roman, science-fiction et textes à caractère informatif sur l'actualité: l'astronomie, l'histoire, la géographie, etc... La présence de plusieurs immigrés dans cette équipe rend ces derniers sujets particulièrement intéressants et vivants.

En écriture, nous travaillons presque exclusivement la création par la composition de textes, les exercices d'écriture libre et la rédaction du journal. Si nous visons à ce que les gens découvrent leurs intérêts en lecture, nous visons également à ce qu'ils développent leur propre "style" d'écriture. L'Arbralette ne produit pas des ex-analphabètes, mais des écrivains...

Mario, un mordu de cinéma, s'est découvert une vocation de critique de films en écrivant dans Au pied de l'Arbre et s'est d'ailleurs placé lui-même en charge d'une chronique de cinéma. Il a un style descriptif très minutieux et ne fait pratiquement pas de "fautes".

Dany est plutôt du genre extraverti. Il est mêlé à quatre ou cinq organismes populaires et semble toujours pris entre deux réunions. Il écrit dans un journal de quartier auprès duquel il agit un peu comme le correspondant de L'Arbralette. Pour lui, l'écriture est devenue un outil essentiel qu'il a parfaitement adapté à ses activités: il a le débit tumultueux et anarchique d'une cascade. Il ne prend jamais la peine de corriger ses fautes car pour lui, ça n'a aucune importance. Il a trop à dire, trop de mots à rattraper pour perdre son temps avec des participes passés!

Quant à Fernand, il utilise l'écriture beaucoup plus comme un moyen très personnel de réflexion et de rationalisation. Il rédige bien, lentement et presque musicalement. Il s'écrit à lui-même de longs textes qu'il détruit à mesure: "Quand j'écris, c'est comme si je parlais à quelqu'un..."

ENFIN, L'ECLATEMENT...

Depuis le début de notre action, nous nous sommes particulièrement intéressés à la mise en valeur d'un phénomène que nous avons baptisé "l'éclatement".

Nous avons remarqué que chez la plupart des individus, la lecture des premiers mots provoque une vive émotion qui se traduit de plusieurs façons: un fou rire, un déferlement de sacres et même une envie de pleurer. Cette réaction n'intervient pas au même moment pour tout le monde et n'a pas les mêmes effets mais en général, elle s'accompagne d'une sorte de déblocage dans l'apprentissage. Depuis trois ans, nous avons appris à mieux la comprendre et même à la provoquer.

L'éclatement, c'est le phénomène qui se produit quand l'individu se concentre depuis un moment sur un symbole inerte comme LAVABO, voit tout à coup apparaître devant ses yeux cet objet blanc dans lequel il se lave les mains tous les jours depuis vingt, trente ou quarante ans.

L'éclatement, c'est le déclic qui survient quand il entrevoit ce qui se cache derrière les espèces de signes cabalistiques que sont les lettres: enfouies sous ces simagrées depuis toujours incompréhensibles pour lui, il y a une mécanique

qui, une fois dominée, le mènera où il voudra. Mais surtout, il y a un monde d'images, d'idées et de sensations, il y a la lecture...

Une telle découverte est non seulement exaltante, elle est rassurante et gratifiante. Pour la première fois, il a entrevu l'ensemble de la démarche dans laquelle il s'est embarqué et il s'est fourni à lui-même la preuve qu'il était capable de la mener à bien. A partir de ce moment il abandonne son attitude passive face à l'alphabétiseur et c'est lui qui prend le volant.

L'éclatement n'est pas un phénomène isolé, mais le début d'une série de réactions en chaîne.

Au cours d'un atelier où les gens travaillaient des phrases simples comme "Le curé fume la pipe", l'alphabétiseur demanda, comme ça en passant, s'ils "voyaient" un curé en train de fumer une pipe. Tous se rendirent compte non seulement qu'ils pouvaient effectivement décrire le curé, la pipe et la pièce dans laquelle il était, mais qu'il y avait autant de curés que de participants. C'était aussi un éclatement: ils venaient de faire l'expérience de cette magie de la lecture qui fait que lorsqu'on lit, ce que l'on voit et ce que l'on entend c'est tout autre chose que le dessin et le son des lettres.

Les éclatements surviennent régulièrement tout au long de l'apprentissage. C'est arrivé quand Léopold a déchiffré son premier mot mais aussi quand Dany a lu l'Herbe Bleue, son premier roman, quand Fernand s'est rendu compte qu'écrire c'était "comme parler à quelqu'un" et quand, par un beau jour de juin, cinquante personnes dont la majorité n'était jamais sorties de leur patelin ont vu de leurs yeux que le fleuve St-Laurent avait peu en commun avec le ruban bleu que nous leur avions montré sur une carte.

Pour avoir une simple idée de la valeur et du sens que ces découvertes représentent pour quelqu'un, l'alphabétiseur doit se mettre dans sa peau, se départir de ses mécanismes et de ses réflexes et surtout, se rappeler que pour lui-même, la lecture, l'écriture et le savoir sont au moins autant des instruments de jouissance que de performance.

Beaucoup de pratiques négligent le pouvoir de libération et de plaisir de l'alphabétisation pour ne proposer que l'utile et le nécessaire. Pour plusieurs, n'est valable que ce qui est organisé, dirigé et sérieux. Le léger, le quotidien, le tendre et le comique sont au mieux insipides, au pire ils sont un dangereux agent démobilisateur.

Détestable est cette manie de juger futiles les gestes, les idées, les rêves et les rires qui ne s'inscrivent pas directement dans quelque considération pratique ou dans quelque grand projet de société. Ecrire sur les fleurs, c'est futile. Apprendre que Rome est une ville d'Italie, c'est futile. L'humour et le plaisir sont futiles...

Louise qui ne savait pas écrire son nom, il y a trois ans aurait-elle raté son alphabétisation parce qu'elle aime bien écrire des recettes de cuisine au lieu d'employer son esprit et sa plume à des réflexions plus utiles comme la condition de la femme ou la façon de boucler un budget?

C'est une perspective morbide que de limiter l'alphabétisation à une série de leçons de français ponctuées de séances sur la pauvreté, le chômage ou l'habileté à remplir un formulaire.

Pour nous, l'alphabétisation c'est aussi les rires qui fusent des ateliers, les midis à jouer aux cartes, aux dominos ou à la balle molle, les lettres, les cartes postales

ou les cartes de souhaits truffées de fautes, les échanges de recettes, la croisière dans les Iles de Sorel ou autour de l'Ile d'Orléans, l'arbre de Noël et les fêtes.

DES SEMELLES DE PLOMB...

"Vous aussi, utilitaristes, vous n'aimez l'utile que comme le véhicule de vos penchants; ne trouvez-vous pas parfois intolérable, vous aussi, le grincement de ses roues?"

NIETZCHE

Le culte de l'utile et du nécessaire a été poussé à l'extrême par l'alphabétisation fonctionnelle, la nouvelle panacée des commissions scolaires.

Il y aurait dans la société deux types d'individus: ceux qui fonctionnent et ceux qui ne fonctionnent pas. Est déclaré en bon état de marche quiconque sait dresser une liste d'épicerie, prendre un message au téléphone, écrire une lettre au moins une fois dans sa vie (sans trop de fautes, ça va de soi), lire lui-même son avis d'augmentation de loyer et surtout, remplir un formulaire d'emploi même s'il n'y a pas d'emploi.

Comme l'alphabétisation scolarisante, l'alphabétisation fonctionnelle considère l'analphabétisme comme une erreur technique de parcours, et l'analphabète comme un engrenage tordu qu'elle a pour mission de rectifier et de réinsérer dans la machine sociale. Elle ne questionne ni le fondement politique et social de l'analphabétisme, ni les besoins des analphabètes.

Il est absurde de prétendre que la principale raison qui pousse les gens à s'alphabétiser est leur ambition de se "débrouiller" dans la vie. S'il font eux-même souvent allusion à l'argument terre à terre de la débrouillardise, c'est qu'il est le plus facile à exprimer et que c'est celui avec lequel on leur rabat les oreilles tous les jours. Il n'y a personne d'assez fou pour se lancer dans un apprentissage aussi long et compliqué pour en arriver à remplir des formulaires. Ce serait comme apprendre l'italien pour se commander une pizza.

Fernand nous a expliqué un jour qu'avant d'apprendre à lire et à écrire, il lui venait des bouffées de violence envers les gens qui lisaient devant lui. Il faut beaucoup plus qu'une considération pratique pour déclencher des réactions pareilles: c'est le désespoir et la frustration de se voir interdire l'accès d'un univers magnifique parce qu'on n'en possède pas la clé. Les analphabètes ont souvent des désirs précis mais tous, ils viennent chercher cette fameuse clé. Or ce que l'alphabétisation fonctionnelle leur propose, c'est une clé de boîte à lunch...

D'ailleurs cette alphabétisation dysfonctionnelle rejoint très peu les analphabètes "complets", ceux dont le désir est le plus réprimé. Elle s'adresse surtout à ceux qu'on désigne sous le vocable détestable d'"analphabètes fonctionnels" ou (oh malheur!) de "semi-fonctionnels". (Il aura fallu un cerveau bassement technocrate pour inventer des platitudes pareilles!).

La généralisation de l'interprétation fonctionnelle de l'analphabétisme est la chose la plus tristement stupide qui soit arrivée dans le domaine de l'alphabétisation. Les expressions "fonctionnel" et "semi-fonctionnel" sont tellement arbitraires que ceux qui s'en servent n'ont même pas réussi à

s'entendre à leur sujet. A en croire la définition que certains en donnent, l'analphabétisme fonctionnel engloberait la totalité des classes populaires et une bonne partie des campus universitaires.

On a pu assister dernièrement à une véritable débandade de statistiques. Cet été, le Journal de Montréal annonçait en première page qu'il y a un million et demi d'analphabètes au Québec! Cette nouvelle chasse aux analphabètes n'est pas seulement ridicule, elle est néfaste. En noyant dans une foule d'analphabètes imaginaires les véritables concernés et en grossissant les chiffres de façon aussi grotesques, on a dilué la réalité de l'analphabétisme et on l'a dépouillée de son sens politique. Ces bombes publicitaires qui étaient supposément destinées à sensibiliser la population au problème ont eu l'effet contraire: elles l'ont blasée. Pour bien des gens à l'heure actuelle, est analphabète celui qui écrit mal, à commencer par leur médecin de famille...

L'expression "analphabète fonctionnel" est laide, insignifiante et méprisante: on ne parle pas des gens comme s'il s'agissait de vieux moteurs mal huilés. (Le mot "analphabète" est déjà lui-même assez désagréable comme ça, merci!).

Comble de l'ironie, il ne lui reste même pas le mérite d'être techniquement juste. Aimé était un analphabète tellement "complet" qu'il a bien failli sortir d'un examen de la vue avec une canne blanche: il ne pouvait pas lire le gros E du tableau. Quand il expliqua son cas à la technicienne, elle lui répondit, très embêtée: "Tu sais pas lire? Ben t'as pas besoin de lunettes c't'affaire!".

Pourtant Aimé a une petite entreprise bien portante d'autos usagées, ce qui l'oblige régulièrement à voyager seul à Montréal, à Québec et même à Toronto. Personne ne pourra insinuer qu'Aimé ne fonctionne pas...

Nous refusons de croire que les analphabètes d'ici ou d'ailleurs - qui ont un métier, sont délinquants ou survivent avec un chèque de bien-être, élèvent des enfants, cuisinent, courent les aubaines, fabriquent leurs vêtements, marchent trois milles par jour pour apprendre à lire et trouvent le moyen de s'aider entre eux - soient des êtres "non-fonctionnels" ou "non-conscients".

Il faut être drôlement vaniteux ou simplement stupide pour considérer ces milliers d'adultes de tous les âges comme des espèces de foetus incomplets et inutiles auxquels on aurait la sainte mission d'insuffler âme, vie et conscience.

L'alphabétisation n'est ni une shop de réchappage, ni l'incubateur d'une race nouvelle et avant de prétendre guérir, rectifier, améliorer ou illuminer qui que ce soit, l'alphabétiseur devrait essayer de voir les gens à qui il a affaire autrement qu'à travers les lunettes de sa morale libérale et catholique. L'alphabétisation, c'est avant tout une question de respect et de réciprocité.

L'Arbralette n'a jamais eu la prétention de former ou d'emplir des gens qui sont déjà pleins à craquer. Ce qu'ils viennent chercher n'est qu'une paire d'ailes... Ils ont déjà le moteur, l'essence et le pilote. Ici, ils peuvent s'initier à L'ABC de l'aéronautique et peut-être aussi reculer un peu la ligne d'horizon mais personne ne décidera à leur place de leur destination. Ils seront bien libres de s'envoler vers le travail, la taverne, l'église, Québec, Cuba ou Katmandou...

* * *

A peu près tout le monde s'entend pour dire que l'alphabetisation c'est un droit fondamental, une nécessité sociale ou tout simplement que "cela est juste et bon". Là où ça se corse, c'est quand arrive le temps d'en prendre la responsabilité...

Notre député fédéral vient de nous annoncer que l'Arbralettre est devenu trop grand pour avoir droit aux programmes de création d'emploi et qu'il devra dorénavant compter uniquement sur son père légitime, le Gouvernement provincial.

Le problème, c'est qu'aux yeux du paternel, L'Arbralettre n'est justement pas tout à fait assez grand pour être pris au sérieux. Il fait partie d'un essaim de petits projets bien sympathiques habitués de quêter leur subsistance à gauche et à droite et à se contenter des quelques miettes laissées par la souveraine commission scolaire.

Il semble que pour la plupart des fonctionnaires et technocrates du ministère de l'Education, l'alphabetisation populaire, comme l'ensemble de l'éducation populaire d'ailleurs, ne représente pas beaucoup plus qu'un réservoir de jobines temporaires et bon marché, dont l'insécurité financière serait adoucie par quelque belle ferveur missionnaire.

Il n'y a rien de plus frustrant que de savoir que le robinet alimentant ce luxuriant jardin auquel vous avez travaillé avec tant d'ardeur est entre les mains de gens qui s'en fichent.

Il y a de quoi s'inquiéter pour l'avenir de l'alphabetisation populaire, autonome et par surcroît libre...

Même dans l'éventualité d'une campagne d'alphabétisation telle qu'on en entend parler depuis quelque temps, il est loin d'être certain que le gouvernement ne la laissera pas tranquillement étouffer au profit de la dispendieuse mais rassurante chimère qu'est l'alphabétisation fonctionnelle.

Au milieu de tous ces vents contraires, nous nous demandons si l'alphabétisation au Québec réussira un jour à se libérer de ses cadres, ses carcans et ses stéréotypes. Au lieu de s'obstiner à transplanter des chênes dans des boîtes à fleurs ou des arbres à caoutchouc sur la Côte-Nord, ne serait-ce pas tellement plus simple de permettre aux sols de nourrir les germes qu'ils contiennent?

DES BRANCHES D'ECRITURE

CENTRE D'ACCUEIL DE READAPTATION
POUR ALCOOLIQUES ET AUTRES TOXICOMANES
ST-VINCENT DE PAUL

NOM: Sauvent, Dussencit
PRENOM: FARINE
DATE DE NAISSANCE: LE 10/FA
NOM DU PERE: LE L'AVA/BO
NOM DE LA MERE: LA m/TO
NO DE DOSSIER: LE p/RI

En Suisse se situe

EVALUATION DE DEMANDE DE PRISE EN CHARGE

Evaluation faite par LE JU DO LE KILO le LA SALLADE

Patient adressé par LA LUN/E LA BAVE/ LE p/RATE

DATE: LA TI/RE | LA RA/m/E | UNE DA/m/E

LA NA/TURE

LA BIL/BITE A 30.

LA PILUL/E

Y a pas d'analphabètes

Je m'appelle Dany et j'ai 23 ans. Un jour que je menala en autobus une personne de l'université m'a dit que ne pas savoir lire ni écrire c'est une maladie incurable. Je lui est dit aussi toi 2 minutes on va parler, Quand j'ai vu qu'il ne voulait rien comprendre je lui est dit ça paraît que tu es à l'université tu ne veux rien comprendre. Je connais beaucoup de têtes enflées comme toi qui vont à l'université qui ne veulent rien comprendre. Et je lui est dit j'ai une chose à te dire viens voir à l'arbalète tu vas voir si c'est une maladie incurable. Là je suis parti en crise.

Moi je n'aime pas quel qu'un qui me dit tu es un analphabète. Nous nous voulons nous faire comprendre par la société. J'espère que les gens vont nous comprendre. Au lieu de dire qu'il y a 300,000 analphabètes au Québec pourquoi ne pas dire, il y a 300,000 personnes au Québec qui ne savent pas lire ni écrire ça fera moi mal au cœur.

Moi je me considère plus comme une personne qui ne sait pas lire ni écrire. Avant quand il avait un film je ne pouvais pas lire au début et maintenant je peux le lire. Pour moi il y a une personne qui est pas capable d'apprendre à lire ou écrire.

Ça fait longtemps que je veux le crier à tout le monde mais je n'ai jamais eu la chance. Maintenant que je sais lire et écrire je suis content de vous dire si vous connaissez quel qu'un qui ne sait pas lire ni écrire SVP ne laissez pas de lui montrer même moi qui ne savais rien voilà 2 ans passé maintenant si je vois quel qu'un qui ne sait pas je n'ai pas peur de lui montrer.

J'ai meme déjà comansé car à l'arbataite si un jour René Josée ou Mimi ne peux pas venir c'ai un des étudian qui fai la clase. Un jour je lait fait sa ma fait plésire.

A L'arbalaite on fait un livre. Ces moi qui va le supervisé. René José et Mimi il croit que je suis capable. Comme je vous lai dit avan nous voulon nous faire conaitre par la société et je croit que le livre ces la bonne fason.

Dany, Janvier 1982

La soucoupe volante

Devine, ce que j'ai vu, tu me croira pas. J'ai vu une soucoupe volante. Je marchais quand j'ai entendu un drolle de son, j'ai regardé en haut et j'ai vu un disque brillant qui se déplaçait à l'horizon et ça approchait de moi à une vitesse folle. Le son enflait et la lumière aussi. J'ai vu l'engin s'arrêter dans l'air et il s'est mis à descendre tranquillement sur le lac en face de chez moi. Il s'était de toute sorte de couleurs et d'un éblouissement terrible une lumière forte terrible les yeux se sont fermés quand elle s'est posée parce que avec l'éblouissement et la descente la lumière était très forte.

Un coup posé il a un panneau qui s'est ouvert quand j'ai vu une escalier descendre avec des marches de couleur plaines de lumières, rouge, bleus, vert, et jaune et un petit homme avec une grosse tête qui demandais tranquillement comme si il était pas sûr de son coup il avait de petites épaules de longs bras et trois doigts dans chaque main il avait pas l'air méchant il a ramassé de la neige et il a remonté les cinq ou six marches de couleur et une grosse lumière se fit à nouveau d'une force inégalable.

La soucoupe a remonté plusieurs pieds et avait de belle couleur elle traverse l'horizon et je la regarde de vu s'étais très beau mais ébourrant.

de François

"Un rêve mystérieux"

Je rêve, je suis dans un grand couloir je marche lentement il y a beaucoup de portes j'ai essayé d'ouvrir les portes mais je n'y arrive pas, je crie mes persanes restent fermées, et tout d'un coup il fait noir pendant quelque minute plus tard, je suis comme transporté dans un autre monde tout est merveilleux il y a des fleurs des arbres et beaucoup d'autres choses à l'autre extrémité il y a des enfants qui se baignent dans un grand bassin d'eau claire, il y a trois soliel qui éclaire le bassin, de l'autre côté il y a des millions de détails qui brillent dans un grand ciel lumineux c'est extra ordinaire comme c'est beaux je regardais à droite il y a des portes qui ouvrent de l'autre côté des grands ports, il fait froid c'est blanc comme la neige mais sans du sable comme dans le désert je marche longtemps et puis je me réveille. bruit que ment.

Gabrielle Létourneau

La majorité du temps les dimanches je suis seul et j'écris beaucoup. Pour moi écrire c'est merveilleux, c'est comme si je parlais à quelqu'un.

Des fois j'écris des choses, mais, je montre à personnes ce que j'ai écrit. Je les mets à la poubelle. Des fois ces des choses que je ne peux, ou que je ne veux pas dire à personnes, pour temps j'ai l'impression de parler à quelqu'un.

Avant je ne savais pas écrire,
je pouvais pas savoir quel plaisir
que ça pouvait donner d'écrire.

Avant quand je voyais quel-
qu'un écrire devant moi, si je
m'étais pas retenu j'aurais sauté
sur cette personne et la battre.

Je me disais pour quel raison
eux peuvent écrire et moi pas. (...)

Pour bien des personnes eux
ont apprises à écrire très bien sans
aucune difficultés à leur adoles-
cence. Les personnes eux non pas
vécu leur adolescence et la moi-
tié de leur h'âge adulte sans
savoir écrire. (...)

Pour quelqu'un qui ne savait
pas écrire et -qu'il écri une
lettre sans faire trop de fautes,
cette personne trouve ça merveil-
leux. C'est comme une personne qui
ne j'aurait marcher et aujourd'hui
il se lève et marche, il est com-
plètement émerveiller!

- Fernand G., Été 1981